Nicole PELLEGRIN, *Voiles. Une histoire du Moyen Âge à Vatican II*

Paris, CNRS Éditions, 2017, 416 p.

Anne Jusseaume

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/15435>

DOI : [10.4000/clio.15435](https://doi.org/10.4000/clio.15435)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Anne Jusseaume, « Nicole PELLEGRIN, *Voiles. Une histoire du Moyen Âge à Vatican II* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 48 | 2018, mis en ligne le 01 février 2019, consulté le 29 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/15435> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.15435>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2022.

Tous droits réservés

Nicole PELLEGRIN, *Voiles. Une histoire du Moyen Âge à Vatican II*

Paris, CNRS Éditions, 2017, 416 p.

Anne Jusseaume

RÉFÉRENCE

Nicole PELLEGRIN, *Voiles. Une histoire du Moyen Âge à Vatican II*, Paris, CNRS Éditions, 2017, 416 p.

- 1 Dans une démarche d'anthropologie historique ne séparant pas le matériel du croire, Nicole Pellegrin propose une histoire genrée des « panoplies voilées du féminin occidental » du Moyen Âge à Vatican II, en privilégiant le cadre hexagonal mais avec des excursions dans ses colonies et en Europe. C'est au pluriel qu'il faut « envisager » la très grande diversité des tissus, des manières de porter et des sens de « l'objet-vêtement », tant pour ceux et celles qui le revêtent que pour ceux et celles qui le regardent. Cette analyse tient ensemble les matérialités, usages, discours et interprétations de cet objet poétique qui dissimule autant qu'il donne à voir. Les « voiles dits musulmans » ne sont pas au cœur de l'enquête, mais irriguent le questionnement. Les focalisations contemporaines s'inscrivent dans l'histoire longue d'un vêtement dit religieux, soumis à des contraintes techniques et économiques, emblème ou ornement aux multiples identités. Massivement porté par des femmes, croyantes ou non, le voile dans toutes ses variantes fait partie de l'univers visuel des Français jusque dans les années 1960, et ces dernières constituent sans doute des années charnières vers l'abandon ou le net recul du port de voiles catholiques et profanes. Entre histoire du vêtement et histoire de l'art, Nicole Pellegrin restitue le poids des traditions vestimentaires, la diversité des pratiques et des représentations sur une longue séquence pour rendre compte de la complexité et de l'ambivalence des voiles par-delà les images héritées. Les discours normatifs sur le voile, produits en majorité par les hommes, et l'iconographie – tableaux, sculptures, gravures, images

glanées sur la Toile – constituent un important corpus mobilisé par l'historienne, « citoyenne-voyageuse » aux nombreuses lectures. Nombre de représentations sont reproduites en noir et blanc dans l'ouvrage et il est utile de les lire en cherchant en parallèle les fines analyses de ces images. Attentive aux tissus, formes et couleurs du voile, mais aussi aux gestes et aux dé-voilements, Nicole Pellegrin s'attache à saisir les pratiques et leur sens malgré les difficultés inhérentes aux sources : les représentations sont souvent idéalisées ou politisées, les porteuses de voile s'expriment peu. En historicisant tant l'objet que les regards, désirs et rejets qu'il suscite, elle questionne dans cinq chapitres thématiques les assignations profanes, religieuses et genrées des voiles pour comprendre la diversité de leurs fonctions matérielles et symboliques, contraignantes et/ou émancipatrices. Dans un propos dense, ces chapitres parcourent plusieurs siècles et viennent, sous la plume de l'auteure, interroger les pratiques, les discours et les regards du présent.

- 2 Le premier chapitre, « Pudeurs masculines », nous ré-apprend que les hommes se sont eux aussi couverts la tête en Europe. Le voile sépare celui qui ne veut pas être vu, la mise à distance créant un espace d'autonomie. Le voile des pleurants diffère peu du vestiaire féminin jusqu'à la Révolution française. Lorsqu'il habille les moines, le capuchon génère angoisses ou moqueries. Cet écart par le voile masculin attire notre attention sur « les sens à donner aux voiles portés par les deux sexes en contexte religieux » (p. 51).
- 3 Les deux chapitres suivants confrontent la norme chrétienne du voilement féminin, de sa définition par les Pères de l'Église et ses figurations ambivalentes dans l'art lorsqu'il pare les saintes et en particulier Marie, aux pratiques sociales des jeunes filles et femmes catholiques laïques jusque dans les années 1960. Le voile couvrant les cheveux et la nuque devient au III^e siècle ap. J.C. la norme d'une féminité pieuse et vertueuse dont, en Chrétienté, Marie est le modèle féminin par excellence. Pourtant, les cheveux ordonnés sont aussi des succédanés de voiles et Marie, « Dieu à visage découvert », doit être vue et peut être dévoilée. La grande diversité, voire l'absence, des voilements mariaux dans l'art – voiles hermétiques ou légers, Vierges au manteau ou en cheveux – parfois redoublés par des décors textiles, souligne leurs multiples fonctions : idéalisation du modèle antique, signe d'humanité à l'image des femmes ordinaires, innovation esthétique sur une parure attendue ou jeu sur le (dé-)voilement et la fente comme ouverture vers le divin.
- 4 Pour les « filles de Marie », les voiles des rituels catholiques soulignent le passage à l'état nubile ou matrimonial. Soumis à la mode, ils sont à la fois signe de pureté et potentiel de séduction. Pourtant, les voiles blancs des communiantes et des mariées ne se généralisent qu'au XIX^e siècle. Véritable objet de mode – et coût dont toutes les familles ne peuvent assumer la charge –, le premier dévoile une féminité naissante, marque l'entrée dans l'adolescence et donne aux jeunes filles des pensées parfois plus profanes que religieuses même s'il reste pour certaines une expérience mystique. La persistance actuelle des voiles de mariées, qui conservent une puissance de séduction et « mime[nt] la pudeur le temps d'une fête » (p. 185), contraste avec la disparition des voiles de deuil. Ces crêpes noirs portés jusqu'aux années 1960 symbolisent le retrait du monde et la mise à l'abri de la veuve déssexualisée. Ils rendent visible son chagrin dans les codes d'une féminité affligée qui, mis en acte par les femmes, leur permet d'agir de manière autonome. Dans les voiles viendraient ainsi se perdre et se régénérer

« l'imaginaire masculin et ses vérités, mais aussi les potentialités féminines et leurs leurres » (p. 209).

- 5 Dans le quatrième chapitre, l'analyse de la spécificité du voile des religieuses catholiques permet d'envisager le « voile de religion » non pas comme survivance d'une coiffure archaïque, mais dans ses dimensions spirituelles, psychologiques et politiques « en système chrétien comme ailleurs ». Signe de distinction, d'uniformité au groupe – avec ses variantes entre ordres ou entre religieuses –, outil de pénitence, aide-mémoire d'une réalité transcendante, le voile symbolise le passage dans le monde religieux. Approprié par celles qui le portent, il est précieux pour certaines ou objet de détestation féroce lorsqu'il incarne une vocation forcée. Le voile régule l'intime des couvents et les contacts avec le monde extérieur jusqu'à pouvoir être intégral, et est redoublé par d'autres pratiques (la grille, la clôture). Discrediter « le voile » est courant dans la littérature de l'anti-monachisme de la fin du XVIII^e siècle, préfigurant les fermetures de couvents et les dévoilements autoritaires sous la Révolution, vécus comme violence ou libération par les religieuses. Symbole des « bonnes sœurs » du XIX^e siècle, le voile déssexualise, protège et auréole de prestige les nouvelles infirmières du XX^e siècle, soulignant le mythe d'une femme destinée à soigner.
- 6 Le dernier chapitre revient sur le « monde familial » des voiles profanes, cibles de mépris ou sur-évalués, objets de curiosité ou de mode jusqu'aux Trente Glorieuses. Ils sont tour à tour signes d'exotisme, puis des attributs d'archaïsme à la fin du XVIII^e siècle lorsqu'ils sont portés par les provinciales du royaume, ou ignorés par les régionalistes au XIX^e siècle alors que le mouchoir de tête, ornement utilitaire, est largement porté par les femmes du peuple. Quant aux voyageuses françaises en terre musulmane à l'époque coloniale, elles ignorent les voiles masculins, ne sortent pas d'un discours orientaliste et restent aveugles à leurs propres enfermements vestimentaires. Mais le voile profane est aussi un accessoire classique de la beauté féminine sous le regard des hommes – instrument de séduction pour Grasset voyageant en Europe vers la fin du XVIII^e siècle –, ou porté par les femmes pour s'embellir et se camoufler tout en exaltant une féminité convenue – voiles translucides des élégantes à la cour de Louis XIII, parures transparentes à la mode entre 1780 et 1820. Au XX^e siècle, les foulards, des cache-poussières de la Belle Époque au carré Hermès, de la voilette aux bandeaux-turbans, permettent d'allier commodité, féminité conventionnelle, élégance et activités de plein air. Porter un foulard crée des postures et des gestes « éminemment *glamour*, tout en jouant de l'équivoque d'une fausse modestie assumée » (p. 353). Signe d'émancipation en devenir pour les jeunes femmes des années 1960, le voile est devenu aujourd'hui symbole d'une « mode modeste ».
- 7 Promenade érudite et poétique suivie « avec humour et sans tabou », cette brillante histoire des voiles portés et « envisagés » est tout à la fois une histoire genrée du vêtement, de ses pratiques et représentations, et une histoire des regards. Attribut essentiel de la religion, mais n'étant jamais que cela et jamais de manière univoque, le voile permet d'observer les débats sur la condition sexuée des femmes, leur place et celle du religieux dans la société. Croisant les enjeux matériels, socio-économiques, esthétiques, psychologiques et politiques, l'ouvrage permet de saisir la diversité des sens et des emplois du voilement : instrument de domination, de dissimulation, de protection, vecteur d'autonomie ou de préservation de soi, signe d'une intériorité ou moyen d'esthétisation ; il invite surtout à les questionner et les situer. L'ouvrage est aussi leçon de méthode : l'écriture dense et précise joue avec les subtilités de la langue

française, assume le « je » du chercheur avec une grande exigence critique qui redouble celle envers les sources. Il invite ainsi le lecteur comme l'historien.ne à se faire l'ethnographe de ses imaginaires, expériences personnelles et associations d'idées pour multiplier les questions, ouvrir les interprétations et engager la réflexion.

AUTEURS

ANNE JUSSEAUME

Université d'Artois - CREHS